

Cinéma Le Clap Un cinéma de résistance

Samuel Flageul

Volume 23, Number 2, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33195ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Flageul, S. (2005). Cinéma Le Clap : un cinéma de résistance. *Ciné-Bulles*, 23(2), 48–53.

Douleurs et passions

JANCIMON REID

Pour Alexander Payne, qui porte décidément bien son nom, la souffrance est un sujet de prédilection : la souffrance de voir sa réputation atteindre des bas-fonds inexplorés dans **Election**, la souffrance de la solitude et de l'ostracisme dans **About Schmidt** et la souffrance de la dépression chronique dans **Sideways**. Visiblement, le cinéma de Payne s'acharne à mettre en scène des hommes abandonnés à eux-mêmes et à leurs propres inconduites, des personnages qui souffrent et qui doivent conjuguer avec leurs chimères, leurs espoirs, leurs pulsions et malheureusement... avec l'implacable réalité. Brillamment mise en scène, la douleur psychologique offre un spectacle divertissant, s'il faut en croire les films du réalisateur américain. Avec **Sideways**, Alexander Payne récidive en illustrant cette fois les contrastes énormes entre deux

êtres aux personnalités et aux vies diamétralement opposées.

À l'instar d'**About Schmidt**, Payne utilise encore une fois les possibilités visuelles du *road movie* pour camper ses personnages et dévoiler les faiblesses des anti-héros qu'il s'amuse à disséquer avec une lucidité impitoyable. Le plat de résistance, cette fois : Miles Raymond (magnifiquement interprété par Paul Giamatti), un professeur d'anglais désabusé qui attend avec impatience le verdict d'un éditeur à qui il a confié son roman. Question de noyer momentanément la déprime qui survit à son divorce, Miles accepte de partir à la dérive sur le chemin des vignobles californiens. Une décision qui fait plaisir à son copain de chambre du collège, Jack Lopate (campé par Thomas Haden Church), qui désire, à quelques jours de la

célébration de son mariage, savourer sa dernière semaine de liberté en sautant (sur) tout ce qui bouge.

L'oisiveté et l'anxiété déconcertantes du personnage principal, qui sont illustrées avec une objectivité froide dès les premières séquences, imposent d'entrée de jeu le ton du film, qui n'a rien en commun avec les comédies classiques dans la plus pure tradition hollywoodienne. Il est d'ailleurs légitime de s'étonner que l'on nous présente **Sideways** comme une comédie alors que l'œuvre présente une structure hautement dramatique à laquelle se greffe parfois l'humour, et non l'inverse. Plus près d'un Woody Allen fauché et bedonnant que d'un Jim Carrey cabotin, Miles Raymond a souvent la réplique fataliste ou moralisatrice, ce qui suscite davantage des rires jaunes que des esclaffes spontanées. Le film s'amorce dans la froideur et rend l'identification difficile pour le spectateur. C'est seulement lorsque surgit l'humanité des personnages que la distance s'amenuise. Si Jack Lopate semble davantage répondre à certains critères de superficialité, le scénario ne tarde pas à corriger cette fausse impression en lui donnant plus tard suffisamment de profondeur pour que le clown acquière une dimension plus auguste. Placé devant l'éventail des ambiguïtés, des contradictions et des souffrances des deux acolytes, le spectateur de **Sideways** finit donc par s'intéresser à deux personnages qui lui inspiraient préalablement une antipathie.

Mais avant de trancher à froid ses personnages et d'exciter leurs souffrances latentes,



Paul Giamatti et Thomas Haden Church dans **Sideways**

Alexander Payne insiste d'abord sur les bienfaits qu'offre leur escapade; un prétexte idéal pour éveiller chez eux les passions les plus vibrantes. C'est pourquoi **Sideways** s'installe rapidement comme un film sur les femmes et surtout... sur le vin. En ce sens, la caméra vive et sensuelle de Payne s'attarde à photographier des grappes de raisins dodus, des vignobles luisant d'opulence et, surtout, le sanctifié breuvage qui endort chez Miles toute la douleur qu'il porte. En ce sens, la passion de ce dernier pour le bon vin distille fort heureusement une partie de sa propension au défaitisme. L'insistance de Payne sur l'univers vinicole permet de comprendre l'importance de l'exaltation que le vin procure à Miles. L'utilisation rafraîchissante d'une séquence de polyvision (plusieurs plans séparés dans le même écran) évoque habilement le sentiment de légèreté que suppose une telle escapade. La musique aux accents *jazzy* participe également à cette démarche artistique fort réussie. Parallèlement aux scènes de dégustations vient se greffer le spectacle de Jack dont l'appétit vorace pour les femmes met définitivement un frein à l'expérience gustative de Miles. Tandis que Jack cède nonchalamment à l'amour pour une sommelière sous les yeux incrédules de son copain, Miles sombre quant à lui dans l'aigre apathie d'un divorcé traînant presque avec complaisance le boulet du condamné. Le film, qui s'annonçait au départ comme une glissade dans l'univers de la légèreté, ne tarde pas à s'imposer comme une ascension dans le monde de la douleur. Tantôt objet de passion, le précieux breuvage ne tarde pas à devenir un refuge pour Miles, au moment où ses démons refont surface. On comprend rapidement à quel point son intérêt pour le vin est proportionnel à la profondeur de sa dépression. Le sort qu'il réserve dans un casse-croûte à une rarissime bouteille de Château Cheval Blanc 1961 en dit long sur le rapport qu'il entretient avec l'alcool et la vie.

Attentif à la vulnérabilité de son personnage, Payne filme quelques-unes des scènes les



Sideways d'Alexander Payne

plus émotives en faisant appel à des effets photographiques subtils et très réussis (par exemple, une mise au point volontairement défaillante afin d'illustrer l'ivresse de Miles lors d'une conversation au téléphone). Cette approche de mise en scène hypersensible contribue à rendre tangible la souffrance du personnage et à susciter l'empathie chez le spectateur. Constant dans son approche visuelle tout en délicatesse, Payne pousse l'exercice jusqu'au bout en imposant une pudeur à sa caméra lors d'une scène remarquable. Lorsque Miles évite enfin la tentation de la couardise et accepte les avances de Maya, les deux avancent en direction de l'appartement de la belle étudiante. Alors qu'ils s'apprêtent à traverser la porte, la caméra abandonne ses sujets en effectuant un virage de 180 degrés. Une façon pour Payne de murmurer à l'oreille des spectateurs : « Après toute la souffrance que Miles a endurée, jetons un voile pudique sur une expérience intime qu'il a bien méritée. »

Un peu à la manière d'un métronome, **Sideways** oscille sans arrêt entre le déchaînement des passions et la douleur retenue ou explosive de ses protagonistes. Le personnage de Jack n'échappe pas non plus au bistouri de Payne. Sous l'œil impitoyable de la lentille, Jack révèle sa souffrance d'homme qui anticipe avec angoisse les chaînes du mariage, mais qui redoute encore plus les effets de son

inconduite et de ses cabrioles des derniers jours. Afin de tenir l'audience en laisse au milieu de ces montagnes russes, le cinéaste fait appel à une musique qui se déploie souvent en appuyant à souhait les émotions des personnages, comme le veut une convention implicite à Hollywood qui se dédie entièrement à la manipulation du spectateur. Un enrobage qui a de quoi agacer de temps à autre... Malgré tout, on arrive assez bien à comprendre l'utilité de cet outil narratif qui intervient de façon providentielle lorsque s'impose le défi complexe d'effectuer une transition entre le léger et le grave. Ainsi, jusqu'à la fin, Payne présente en alternance la douleur dépressive de Miles et les quelques instants de ferveur, de plus en plus éteints, qu'il ose s'accorder. Ferveur éteinte jusqu'à ce qu'il cède enfin à l'une des ardeurs les plus dévorantes d'entre toutes... une passion nommée Maya. ■

Sideways

35 mm / coul. / 126 min / 2004 / fict. / États-Unis

Réal. : Alexander Payne
 Scén. : Alexander Payne et Jim Taylor
 Image : Phedon Papamichael
 Mus. : Rolfe Kent
 Mont. : Kevin Tent
 Prod. : Michael London
 Dist. : Vivafilm
 Int. : Paul Giamatti, Thomas Haden Church, Virginia Madsen, Sandra Oh, Marylouise Burke, Jessica Hecht



Un cinéma de résistance

SAMUEL FLAGEUL

Il ne se passe pas une semaine sans qu'un observateur du milieu cinématographique québécois ne déplore le fait que de moins en moins de films de qualité soient distribués, ou encore le passage éclair de certains films sur les écrans de cinéma. Voilà une bonne occasion pour se pencher sur Le Clap, un complexe de salles indépendant qui défend l'idée d'un cinéma québécois et international de qualité tout au long de l'année. Dernier rempart contre les mégacomplexes commerciaux qui ont poussé comme des champignons ces cinq dernières années dans la région de Québec, Le Clap méritait que l'on examine en détails son fonctionnement. Portrait.

Alors que, dans les années 1980, la ville de Québec voit pratiquement fermer ses cinémas l'un après l'autre, Michel Aubé, copropriétaire, directeur général et programmateur du Clap, décide de monter un cinéma indépendant dans la région de Québec. Pour cela, il choisit un lieu pour le moins étrange et atypique, mais non moins stratégique (le sous-sol d'un immeuble à bureaux à la forme pyramidale unique, situé à Sainte-Foy, aux abords de l'Université Laval et de deux cégeps, François-Xavier-Garneau et Sainte-Foy). L'environnement universitaire et collégial influence beaucoup la fréquentation et, peu à peu, Le Clap gagne un public et fidélise sa clientèle. Stéphanie Bois-Houde, coprogrammatrice avec Michel Aubé, précise à ce sujet que « Le Clap n'est pas un cinéma de quartier au sens propre du terme, car les habitués viennent de la grande région de Québec et se partagent habilement les différentes projections offertes : les personnes âgées l'après-midi, les travailleurs en fin de journée et les jeunes le soir ». C'est d'autant plus important pour Le Clap de fidéliser son public qu'en 2000 surgissent coup sur coup trois mégacomplexes commerciaux en une seule année, offrant 48 nouvelles salles de cinéma dans la région (Cinéplex Odéon de Sainte-Foy, StarCité de Sainte-Foy et Cinéplex Odéon de Beauport)! L'offre a explosé au point tel que depuis l'été 2004, le seul cinéma du centre-ville, le Cinéplex Charest, n'ouvre ses portes les lundis, mercredis et jeudis qu'à partir de 18 h. Une décision directement liée à la faible demande causée par la forte

présence des mégacomplexes installés en banlieue. Vous avez dit aberration?

Pendant ce temps, près de 20 ans après sa naissance, Le Clap va rondement. On peut dire qu'il est désormais un « mini multiplexe » (n'ayons pas peur des mots!). Le Clap possède aujourd'hui six salles de projection (dont deux munies également de projecteurs vidéo) lui assurant ainsi une programmation variée. Si ce multiplexe est mini, c'est parce qu'en tout et pour tout, il offre 660 sièges aux cinéphiles de Québec. Une goutte d'eau comparée aux milliers de fauteuils que proposent les grands complexes commerciaux aux alentours. Comme appoint aux entrées, Le Clap possède également un bar ainsi qu'un restaurant qui s'avèrent une source de revenus indispensable. « Au départ, nous n'avions que deux salles avec l'espoir d'en ouvrir une troisième. Plus de 60 % des projections étaient vouées au cinéma de répertoire. Puis, on s'est aperçu, notamment à cause de la vidéo, que le cinéma de répertoire perdait beaucoup de terrain dans les salles. Le choix d'offrir exclusivement des primeurs s'est alors imposé de lui-même. Ça a marché dès le début », explique Michel Aubé. Mais pas question de passer n'importe quoi. Le mandat du Clap a toujours été d'offrir des films d'auteur de qualité internationale. À ce titre, il est le seul dans la région de Québec.

Car si le public vient aussi nombreux au Clap (400 000 entrées en moyenne par année, 10 000 cartes « Abonnés Clap » vendues!), c'est avant tout pour sa programmation éclectique et variée, unique au Québec. Aucun autre cinéma n'offre un tel choix de films avec une rotation aussi constante, semaine après semaine. Et ça marche. Le public reste fidèle à son cinéma. Au point qu'un film tel que **Carnets de voyage** du brésilien Walter Salles fait quatre fois plus d'entrées au Clap qu'au Famous Players situé quelques kilomètres plus loin, et cela, avec beaucoup moins de fauteuils¹.

1. Selon le Clap, le taux d'occupation de ses salles, tout horaire confondu, est de 35 %, tandis que la moyenne provinciale est de 17 %.



PHOTO : MICHELLE DUBÉ

On ne peut évoquer la vie d'un exploitant de salles sans parler de la relation qu'il entretient avec les distributeurs de films. Parce qu'avec six salles de projection, Le Clap a besoin de films, de beaucoup de films. « On a besoin d'une alternance assez régulière pour que les gens aient toujours du choix. Vient un moment où les cinéphiles, qui ne sont pas si nombreux à Québec, ont vu tous les films qu'on leur offre. Il faut sans cesse proposer des films nouveaux si l'on veut garder notre clientèle », précise Michel Aubé. Ainsi, peut-on voir jusqu'à 14 films programmés en une semaine, ce qui n'est pas rien. En toute logique, pour pouvoir programmer le plus de films possibles, le directeur du cinéma affirme être en harmonie avec les distributeurs et entretenir de très bons liens avec eux. Chantal Pagé de Vivafilm confirme : « Sur la centaine de films que nous distribuons chaque année, près de la moitié passe par Le Clap. C'est beaucoup. Évidemment, il s'agit de films d'auteur. Si l'on collabore autant avec Le Clap, c'est qu'il possède six écrans, un avantage indéniable pour nous dans la ville de Québec. » Pour Sébastien Létourneau, de TVA Films, Le Clap reste un partenaire privilégié : « Nous travaillons beaucoup en collaboration avec eux. Sur la quarantaine de films que nous distribuons chaque année, près de 75 % passent par Le Clap, ce qui n'est pas rien. » Bien sûr, étant donné que les distributeurs ne sont pas très nombreux au Québec, il n'est pas dans l'intérêt des exploitants de se les mettre à dos.

Quand on lui demande si les gros distributeurs peuvent parfois exercer des pressions ou lui refuser des films, Michel Aubé avoue à demi-mot que « c'est une arme à double tranchant. C'est vrai que certains distributeurs ont le gros bout du bâton et peuvent parfois exercer des pressions. D'un autre côté, lorsqu'ils ont besoin de placer un film un peu moins évident à vendre, ils se tournent vers nous. Encore une fois, c'est une question d'équilibre ». Mais pour Aubé, une grande partie du problème dans l'approvisionnement de films est directement liée au nombre restreint de copies. Par exemple, un film comme **Clean** d'Olivier Assayas est sorti avec trois copies pour tout le territoire du Québec. Et le pire, c'est que pour ce genre de film, c'est beaucoup ! Énormément de petits films sont distribués avec une seule copie qui doit tourner dans toute la province. Cela crée inévitablement des bouchons au niveau des exploitants. À de rares exceptions près, la séquence de diffusion reste la même : l'Ex-Centris et le Beaubien à Montréal commencent avec un film, puis c'est Le Clap. Mais dans le lot de ces petits films, certains n'arrivent jamais à Québec. D'où, parfois, l'étrange impression d'un déséquilibre entre Montréal et Québec. Stéphanie Bois-Houde tient cependant à préciser que, même si la différence est importante, « tous les films qui passent à Montréal ne sont pas forcément bons. C'est aussi pour cela qu'ils n'arrivent pas à Québec ».



PHOTO : ROBIN PLAMONDON

Parce que Le Clap est un complexe de salles indépendant qui n'appartient à aucun grand groupe, il est intéressant de se demander comment sont effectués le choix et la sélection des films. Pour que l'entreprise soit rentable, les programmeurs doivent habilement jongler entre le nombre de films et le nombre de salles à leur disposition. « Pour cela, le choix de programmer les films deux mois à l'avance s'avère le plus judicieux. Dans les autres cinémas, précise Michel Aubé, la décision de garder un film ou pas se fait le lundi matin après l'exploitation de la fin de semaine. Si un film n'a pas marché, il disparaîtra la semaine suivante. Au Clap, un film peut tourner avec peu de spectateurs, car d'autres sont là pour l'épauler. » En ce qui concerne le choix des œuvres, Le Clap ne ferme la porte à aucun film et se permet parfois quelques dérives commerciales. « On essaie de voir un film pour ce qu'il est et non pas pour ce qu'il représente. Cela arrive rarement, mais si un *blockbuster* est bon, il est susceptible de passer au Clap, en saison estivale, par exemple, où le marché est moins fourni en films d'auteur », ajoute Stéphanie Bois-Houde. Si l'on prend le programme de la semaine du 11 au 17 février, par exemple, on remarque que **La Mauvaise Éducation**, **Maman Last Call**, **Or (Mon trésor)** et **Carnets de voyage** côtoient **Les Choristes** et **Un long dimanche de fiançailles**. L'alchimie du Clap réside dans l'équilibre et le mélange des styles, cinéma d'auteur et cinéma populaire. La palme de la longévité du Clap revient à un documentaire québécois à petit budget, **Ce qu'il reste de nous** de François Prévost et Hugo Latulipe. Il n'a pas désempli et a tenu l'affiche pendant 3 mois

en 2004 pour atteindre 100 000 \$ de recettes. C'est aussi cela qui fait la réputation d'un tel cinéma et valorise le travail de toute une équipe.

Il faut donc pouvoir fournir de la matière première : les films. Pour cela, outre le catalogue des films que leur proposent les distributeurs, Michel Aubé n'hésite pas à faire pression sur certains d'entre eux pour qu'ils achètent un ou plusieurs films étrangers qui entreraient idéalement dans sa programmation. « Il arrive que Le Clap ait certaines demandes concernant notamment les versions françaises de films étrangers. Parfois, on peut attendre qu'un film soit disponible en français pour le sortir au Clap », souligne Chantal Pagé. Sébastien Létourneau ajoute que « tous les films ne vont pas uniquement au Clap. Le film **Les Choristes**, par exemple, est passé au même moment au Clap et dans les grands multiplexes. Mais, du fait qu'il est le seul cinéma indépendant à Québec, il connaît très bien sa clientèle et généralement, c'est lui qui nous oriente sur les films qu'il veut, et non l'inverse ». Pour savoir ce que l'on veut et créer cette programmation, la méthode est simple : fouiller, lire, chercher, être au courant des sorties en Europe, bref connaître le cinéma qui peut se retrouver plus tard sur les écrans du Clap. Après être passé par Montréal, évidemment. Concernant les films plus commerciaux, les programmeurs du Clap jaugent, de façon la plus juste possible, combien de temps ils vont rester à l'affiche, s'ils ne pourront pas détrôner injustement un plus petit film. Encore une fois, c'est l'équilibre qui prévaut, l'art de faire cohabiter des films différents. C'est sans compter les aléas du métier : films



PHOTO : ROBIN PLAMONDON



Une partie de l'équipe du Clap. De gauche à droite, en haut : Michel Aubé, Robin Plamondon et Nella Cuglietta; en bas : Michelle Dubé, Marie Dubé, Simon Leclerc et Stéphanie Bois-Houde

retardés, distribution décalée, succès inattendu ou flop retentissant qui viennent chaque fois bouleverser la programmation. Une chose est sûre, en 20 ans d'existence, l'équipe du Clap commence à bien connaître les goûts et les orientations de son public.

L'une des grandes forces de ce cinéma est son magazine. Tiré à 100 000 exemplaires par numéro (avec à peine 2 % de retour), distribué gratuitement dans plus de 350 points de dépôts dans la région de Québec, le *Magazine Le Clap* est un sérieux atout pour annoncer les films. Cette combinaison (magazine et salles de cinéma) est, elle aussi, unique au Québec. Lancée dès 1986, la formule connaît rapidement un succès croissant et devient très vite incontournable dans le paysage culturel de la ville. En plus des horaires de diffusion, on y trouve une description détaillée des films, des entrevues avec des réalisateurs, mais aussi des chroniques concernant les livres, le théâtre et les arts visuels. Avec cinq personnes employées à temps plein, pour sept numéros par année, le *Magazine Le Clap* est devenu le support idéal pour le système de programmation adopté. « Il nous fallait plus qu'un simple programme pour attirer les gens vers nos salles. Sans son magazine, il est certain que le cinéma marcherait moins bien », dit Stéphanie Bois-Houde. Ainsi, lorsque le magazine sort, le mercredi, la fin de semaine qui suit est généralement calme, car le magazine n'est pas encore bien écoulé. C'est une semaine plus tard que les entrées montent en flèche.

On peut regretter tout de même que Le Clap ne propose pas davantage d'événements hors des projections régulières (rencontres, débats, avant-premières ou festivals). À part les séances parents-bébés (une idée originale où des parents regardent un film tôt en matinée accompagnés de leurs bébés), il y a peu d'activités. Paradoxalement, dans un des cinémas qui accueillent autant de cinéphiles, le public n'a pas vraiment l'occasion de se confronter aux artisans qui font le cinéma québécois. Michel Aubé répond qu'il préfère consacrer son énergie et celle de son équipe au bon fonctionnement du cinéma et du magazine. « Cela demande beaucoup de travail et de logistique d'organiser des événements et les lieux ne s'y prêtent pas vraiment. Nous pensons bientôt agrandir le restaurant du Clap et ajouter une petite salle pour pouvoir y faire des débats sur les films, des rencontres avec des réalisateurs, diffuser des courts métrages en vidéo, etc., faire une sorte de café-rencontre. »

Dans son important dossier sur les lieux de diffusion au Québec publié à l'été 2002², *Ciné-Bulles*, sous la plume d'Éric Perron, évoquait déjà la résistance du Clap parmi tous ces géants commerciaux qui poussaient à gauche et à droite. Trois ans plus tard, on peut constater que le « mini multiplexe » tient son pari. En fait, il ne s'est jamais aussi bien porté. ■

2. PERRON, Éric. « Écrans d'auteur », *Ciné-Bulles*, vol. 20 n° 3, été 2002, p. 15.